

Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Herausgeber: Association Femmes en Suisse et le Mouvement féministe
Band: [92] (2004)
Heft: 1485-1486

Artikel: Macho, moi ? On ne naît pas dominant, on le devient
Autor: Schess, Christien
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-282767>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Macho, moi? On ne naît pas dominant, on le devient

Il est des évidences qui sont parfois bonnes à rappeler. Ainsi, pour qu'il y ait domination masculine, encore faut-il qu'il y ait des hommes dominants. Et si on ne naît pas homme, mais qu'on le devient, alors tout homme passe nécessairement par l'école de la domination.

CHRISTIEN SCHIESS

Beaucoup d'hommes aujourd'hui, et souvent même parmi les plus dominants, ne se reconnaissent pas comme détenteurs d'un pouvoir. Bien au contraire, à leurs corps défendant, ils proclament qu'ils sont des hommes modernes, soucieux de l'émancipation de leurs consœurs et que la domination, même si elle n'a pas totalement disparu, c'est pour les autres. Soit. Mais c'est oublier un peu vite que la socialisation masculine se fait par un apprentissage constant de la dévalorisation du féminin, et qu'à cela aucun homme n'échappe.

Dans cette socialisation, tout ce qu'il appartient (encore) aux femmes de faire, ou d'être, est connoté négativement, dévalorisé. Dès qu'une attitude, un sentiment, un désir, une expression se fait jour qui pourraient être connotés comme féminine, elle doit être aussitôt expulsés. Pour ceux qui transgresseraient le code, la sanction n'est autre que la féminité elle-même, repoussoir ultime de la construction du masculin. Chaque homme a ainsi appris que ce qu'il y a de plus dégradant, de plus déshonorant pour lui, c'est d'être traité de «fille», de «lopette» ou autre «tantouze». Si bien qu'il devient proprement impensable de ne pas jouer le jeu et de ne pas vouloir devenir un homme. Au bout du compte, cela a pour effet que les hommes ne se vivent pas comme dépositaires d'un pouvoir sur les femmes, mais au contraire d'un droit légitime à disposer d'elles, de leur travail, de leurs corps.

Comme les filles mais pas trop

Et lorsque les féministes viennent mettre leur bâton dans les roues de cet engrenage bien rôdé, la machine à produire la différence passe à un niveau de subtilité supérieur. Ainsi les hommes qui se mirent à porter des boucles d'oreilles l'ont-ils fait d'une manière qui les distinguait toujours des femmes (oreille gauche seulement, sinon attention...). Ainsi la pratique de l'épilation est-elle souvent liée à celle de la musculation, gage préalable de masculinité qui permettra d'écartier tout doute éventuel sur son identité de genre. Ainsi les hommes qui désormais se doivent de «savoir pleurer» ont-ils tout intérêt à le faire dans certaines conditions où ils seront récompensés pour leur nouvelle pratique. Ce qui revient par exemple, pour les hommes politiques, à garder leurs larmes pour le journal télévisé de 20 heures, attirant sur eux cette bienveillance généralisée qui est une forme de soutien aux dominants.

Chaque homme a ainsi appris que ce qu'il y a de plus dégradant, de plus déshonorant pour lui, c'est d'être traité de «fille», de «lopette» ou autre «tantouze».

On pourrait multiplier les exemples qui montreraient qu'à chaque fois, on concède un peu de terrain, souvent insignifiant, pour ne pas remettre en cause l'essentiel, donnant ainsi la fausse impression que les hommes, de même que le monde qu'ils continuent de façonner à leur image, se féminisent. Ce mécanisme vise à produire des dominants qui assurent une mainmise masculine sur le contrôle des institutions politiques, économiques, militaires, judiciaires et médiatiques. Ce qui va de pair avec un contrôle des femmes. Car peu importe qu'ils ne soient jamais de «vrais hommes», des chevaliers, des Stakhanov ou des managers : ils seront malgré tout des hommes reconnus comme tels, ce qui est toujours plus valorisant que d'être une femme et fournit ainsi une compensation relative à toutes les formes de relégation sociale.

Tous dominants?

Certes, il y en a toujours des plus viriles, des plus «machos» que d'autres. Mais toute l'attention que monopolise aujourd'hui le sexism des «jeunes des banlieues» ne saurait faire oublier les pratiques hautement masculines et viriles qui existent chez les hommes politiques, cadres supérieurs et autres dominants parmi les dominants. Car ces pratiques, même quand elles se font entre hommes, concourent activement à reproduire la hiérarchie des genres. *